

« Écrire un édito »

Documents d'accompagnement



Par Alain Cirou
directeur
de la rédaction

NAVETTE SANS RISQUE

NOUS ne retournerons pas sur la Lune et nous n'irons pas visiter la planète Mars ! Il n'est même pas sûr que les vols spatiaux, en orbite autour de la Terre, aient un avenir... Telle est la conclusion que nous pourrions tirer des événements de l'été au vu de l'incroyable saga de la navette Discovery. Treize jours durant, nous avons pu suivre un psychodrame où le principe de suspicion s'est substitué à celui de précaution. Et toujours pour de bonnes raisons : l'accès à l'orbite terrestre nécessite une grande dépense d'énergie ; l'espace est un milieu hostile ; la navette se révèle un engin vieillissant ; la sécurité de l'équipage n'est pas négociable. Alors, et en par-fait accord avec ces observations, les missions spatiales sont brutalement devenues... dangereuses. Pour ceux qui y participent, mais aussi pour ceux qui les conduisent et qui en attendent un retour d'image et des financements pour de nouveaux programmes. Ce sont les sables mouvants dans lesquels les responsables de la Nasa se sont malencontreusement enfoncés en assurant le retour en vol de la navette. Mais avaient-ils le choix ?

Le risque zéro, s'il existait, serait l'abandon des conditions limites des vols et, au bout du compte, des vols eux-mêmes. Voilà le piège dévoilé et l'obstacle à franchir mis en lumière par la perte d'un morceau de mousse et de quelques tuiles. Et nous vivons là, sans aucun doute, un tournant dans l'histoire de l'exploration spatiale. Il va falloir gérer un paradoxe dont jusqu'ici tout le monde s'était tacitement accommodé : assumer la prise de risques dans une société qui ne les supportent plus.

Tourner autour de la Terre finit par étourdir. L'objectif est devenu flou. C'est sans doute la meilleure chance d'une nouvelle politique spatiale qui verrait sa feuille de route allégée de la flotte des navettes, de la station spatiale internationale, et pointée vers la Lune. Le nouvel administrateur de l'agence américaine en est convaincu mais va devoir assurer la transition entre deux visions, deux mondes aux intérêts contradictoires. Et cette navette-là, elle non plus, n'est pas sans risque !

**Le risque zéro
serait au bout
du compte
l'abandon des
vols eux-mêmes**



ÉDITORIAL

Jean-Claude Arbona

Reconnaissance

Peu d'individus, hommes ou femmes, ont atteint une stature universelle en devenant une conscience, une morale de l'humanité. Simon Wiesenthal est, et restera à jamais, de ceux-là. Quand le régime nazi s'effondra en 1945, beaucoup de monde s'efforça d'en oublier les abominations : le génocide juif, les déportations, les tueries, les tortures. Un homme, rescapé de cinq camps d'extermination où périrent 89 de ses proches, refusa cette lassitude humaine, cette lâcheté diplomatique. Dès 1947, il entama une lutte exemplaire pour rappeler au monde la réalité de l'horreur nazie et traduire en justice ses auteurs survivants. Durant plus de cinquante ans, il mena une action historique, débusquant plus de 1.100 criminels de guerre, permettant que la machine nazie d'extermination des Juifs n'échappe pas à la justice des hommes. Il disait avec humour : « J'ai une satisfaction unique. Quand deux vieux nazis se disputent, il y en a un qui finit par dire " Si c'est comme ça, je vais aller te dénoncer à Simon Wiesenthal " ! »

« Justice mais non vengeance » était sa devise. Simon Wiesenthal n'a jamais laissé la haine déborder son action. Son combat était contre l'oubli. Il a sauvé l'honneur et la mémoire des victimes. Il a tout fait pour éviter que puisse surgir, dans l'ignorance ou l'indifférence du passé, une nouvelle génération de bourreaux et de victimes. En obligeant l'Allemagne à regarder la réalité, il a permis au continent européen d'atteindre une pleine et entière réconciliation.

L'action de ce combattant de la tolérance doit continuer. La lutte contre tous les extrémismes, l'exclusion, le racisme, l'antisémitisme doit être partout poursuivie. Ne faut-il pas même approfondir son œuvre en s'interrogeant sur le point de savoir pourquoi et comment des criminels de guerre nazis ont pu se cacher et vivre si longtemps sans payer leur dette ? Simon Wiesenthal voulait que la justice règne. Tous ceux qui participent de cet esprit rendent notre monde meilleur. L'humanité leur doit la reconnaissance.

Édito

Cette fois, ça y est, toute l'équipe au grand complet est installée dans le fantastique immeuble high tech d'ou fusent déjà mille idées d'avenir pour les prochaines et radieuses trente années du journal. Dans mon bureau le téléphone sonne. C'est Samantha, ma narcissique assistante dont je peux suivre les propos en lisant sur ses lèvres brillantes de gloss Liquid Diamonds, puisque c'est depuis l'autre côté de la cloison vitrée qui sépare mon bureau du sien qu'elle m'appelle. Bien mieux qu'un visiophone.

- Patron, j'ai un projet !
- Pas possible ! Un supplément littéraire ? Un partenariat avec French Manucure Mag ?
- Un projet perso, Albert.
- Samantha ne me gratifiant de mon prénom que dans les moments extrêmes, je la regarde plus intensément en écrasant mon visage sur le vitrage insonorisé.
- Je pars pour Hawaï.
- Mais vous en revenez !
- C'était pour mes RTT ! Je vais préparer un C M B A à la Malibu University.
- Un quoi ?
- Un "Comix Master of Business Administration". Le top des diplômés en BD management. Option tatouage Maori intégral.
- Je préfère ça, vous me montrerez ça à votre retour.

Albert Algoud

*Fluide Givaud n°352
Octobre 2005*

Vive le sucre !

DU TRAIN OÙ VONT les choses, nous mourrons tous guéris. Guéris du tabac. Guéris du rouge et du blanc, des alcools et des liqueurs, condamnés à être spirituels sans le secours des spiritueux. De la méchante fée Nicotine nous nous passerons, grand bien nous fasse. De toute manière, ces plaisirs de grandes personnes ne nous disaient rien qui vaille, encore qu'un petit coup de temps en temps, l'hiver surtout... Un verre de bordeaux pour s'épaissir le sang, souvenir du temps lointain de l'enfance, quand une main secourable nous donnait de l'eau rouge, ou un canard, c'est-à-dire un morceau de sucre s'imbibant lentement de café.

Parlons-en, tiens, du sucre. Il n'est pas certain que les gamins d'aujourd'hui seraient encouragés à croquer à pleines dents ces folies d'autan à présent interdites ou quasi. C'est que l'époque n'est pas très douce avec la douceur. L'ennemi a été précisément identifié, fustigé, condamné. Pas de sucre, ou pas trop. Blancs ou roux, c'est mauvais pour les artères, pour la ligne, pour les dents, pour tout en somme. En particulier les sucres rapides, ceux que précisément les enfants sifflent à toute vitesse (mais ce n'est pas pour ça qu'on les appelle rapides).

Les nutritionnistes le proclament depuis longtemps, et les médecins de famille aussi. Grignoter des sucreries entre les repas, ce n'est pas bien. On risque le surpoids - non politiquement correct donné à l'obésité. Résultat : plus de barres chocolatées dans les écoles, plus de boissons sucrées. Autant annoncer l'avènement d'un monde de brutes !

Dire que, de notre temps, on

distribuait à la récré des pâtes de fruits aux belles couleurs sombres, violettes, vertes, orange ! Des pâtes de fruits nappées de sucre en poudre qui collait aux doigts. Doigts vite léchés et pour l'échapper pour sentir les minces cristaux craquer sous la dent, puis fondre vite, trop vite. Souvenir des sucettes à l'anis d'Annie (ou pas à l'anis du tout, mais sucettes de Pierrot Gourmand). Razzias à la boulangerie du coin, sur la route de l'école, réglisses, nounours en chocolat, brioches à pépites, pains au lait sucrés. Et, cela nous revient à l'instant, amitié intéressée avec un fils d'industriel du sucre qui, un matin à la récré, en échange d'un service rendu, nous fit découvrir les pépites brunes et fluorescentes du candi. Souvenirs encore de barbe à papa rose, les jours de cirque, entre le numéro de l'écluyère et l'entrée en piste de l'auguste. Sucre impalpable, sucre aérien, dont on croyait sans penser à mal qu'il nous faisait du bien.

La liste est longue de ces plaisirs à présent sous haute surveillance de la médecine et des plus hautes autorités puisque le gouvernement en personne (la personne s'appelle Xavier Bertrand, ministre de la santé), le gouvernement donc, allume des contre-feux à la gourmandise des jeunes et des moins jeunes. Précaution, prévention : la cause est sérieuse. L'obésité, mais aussi le diabète, les cancers et les maladies cardio-vasculaires sont dans la mire des pouvoirs publics. On ne saurait trop leur reprocher de vouloir notre salut. Pourtant, on finit par s'agacer de cette marche un peu forcée vers le bien-être général. Après tout, on est libre de boire, de fumer, et de sucrer nos fraises à ras bord si ça nous fait plaisir, non ?

édito

Il va y avoir du sport !

"Certes, nous n'avons pas les JO mais il va y avoir du sport dans notre pays dès le mois de septembre", a prévenu le secrétaire général de la CGT, Bernard Thibault, à la mi-juillet. Pendant que vous étiez en vacances, allongés sur les plages à vous parer des plus belles couleurs, le gouvernement lui, agissait. Et vite. Il y avait urgence semble-t-il. Urgence pour les petites entreprises à faciliter le licenciement pour pouvoir embaucher plus facilement ! Juste avant de partir en vacances, le gouvernement a avancé la sortie du contrat nouvelles embauches au 4 août. Une rapidité d'action remarquable. Certes. Mais ce passage en force au cœur de l'été a bel et bien irrité les syndicats. Début septembre, ils attendront Dominique de Villepin au tournant de la rentrée. Soit, pile-poil, à l'occasion du cap de 100 jours que s'est fixé le Premier ministre pour "redonner confiance aux Français". Pour ce qui est des syndicats, il lui en faudra sans doute un peu plus.

Chantal Cabé

Edito

Par Marc Jézégabel

Ad nauseam

Ce n'est pas la France qui décline, vieux refrain d'idéologues réactionnaires. C'est notre monde politique qui tourne en rond. A vide, ou plus exactement en vase clos. Et donne fatalement l'impression de rejouer toujours le même film. Seuls les acteurs changent. Et encore, à dose homéopathique. Le Parti socialiste se déchire dans un remake du congrès de Metz. Fabius dans le rôle de Mitterrand, Hollande dans celui de Mauroy, et Rocard égal à lui-même. Pour les plus jeunes, rappelons que c'était en... 1979. A droite, la rivalité est installée au sein du gouvernement. Villepin-Sarkozy se marquent à la culotte, en attendant l'heure fatidique du duel annoncé. Pendant que le pays réel patauge, le moral en berne. Mais qu'importe. Pour tous ceux-là, l'objectif, c'est 2007. Le bal des prétendants, déjà, est ouvert. Vingt mois avant l'échéance ! Qui sérieusement ne va pas se lasser, en dehors de ces quelques protagonistes ? Dont le Premier ministre fait désormais partie, au terme de ses cent jours au maigre bilan mais qui ont démontré son habileté à naviguer à vue. Et même à définir un cap pour inaugurer la deuxième étape de son action : « la croissance sociale ». On connaissait le progrès social, mais dont l'actualité est ancienne ; l'ascenseur social qui, lui, est en panne. Voilà donc un nouveau concept, ou plutôt un slogan, dont les statistiques du chômage à venir jugeront de la pertinence. Ou de la vacuité.

Le mot du rédac'chef

PAZ!

Vos réactions, arrivées à la rédaction, le montrent : vous êtes choqués, très choqués par ce qui s'est passé à Madrid, le 11 mars. La mort de 201 personnes, assassinées dans un train, pendant leur trajet. Pour quoi ? Par qui ? Le peuple espagnol tout entier pleure ses morts et ne parvient pas à cacher sa colère. "Paz" (paix) pouvait-on lire sur les pancartes brandies par des collégiens et des lycéens lors des manifestations qui ont suivi les attentats. "Maudits soient les guerres et ceux qui les soutiennent", pouvait-on également entendre. Les Espagnols n'en peuvent plus de la violence. Celle des terroristes qui tuent (qu'ils soient islamistes ou basques). Mais aussi celle des gouvernements qui envoient des soldats faire la guerre à l'autre bout du monde. Paz : un mot à ne jamais oublier.

GÉRARD DHÔTEL

édito Pour la Science



Katrina au-dessus d'une ville des États-Unis : le réchauffement de l'atmosphère intensifiera les ouragans et en augmentera la fréquence.

Agir selon la nature, une dangereuse tautologie ?

Dans *Tristes tropiques*, Claude Lévi-Strauss commentait toute la tristesse des villes du tiers-monde dévastées par la pauvreté et la famine. Les villes du Sud des États-Unis offrent, après le passage de *Katrina*, le même spectacle de désolation. Contraste d'autant plus surprenant que les villes sont le symbole d'une civilisation libérée des contraintes climatiques et que les villes américaines sont les plus modernes du monde.

Mais nous avons mémoire courte et courte vue : en 1992, le cyclone *Andrew* avait, dans cette région sensible, engendré des désastres du même type, et nous savons que le réchauffement de la planète, par la simple amplification des mouvements de l'atmosphère, accroîtra les désordres climatiques : inondations, sécheresses et tornades.

Tout cela est prévisible, tout comme les transitions démographiques : accroissement de la taille des villes, mouvements de population, baisse de la fécondité, augmentation de la durée de vie (voir les articles du dossier *Quel avenir pour l'humanité*, pages 32 à 52). Prévisible, mais pas véritable-

ment pris en compte, car notre perception d'impuissance devant les phénomènes de grande ampleur ou le déchaînement des forces naturelles ne nous incite pas à agir. Une preuve ? Les États-Unis, qui ont souffert ces dernières années d'une grande variété de catastrophes naturelles, incendies, inondations et dernièrement cyclones, ne prennent pas les mesures de prudence nécessaires.

Il y a du panthéisme dans l'homme, même s'il s'en défend. À titre divers, aurions-nous le sentiment vague, mais incoercible, qu'il est impossible de contrecarrer les « lois de la nature » auxquelles, par absence d'alternative, nous devrions nous conformer aveuglément ? Cette croyance serait forte dans l'administration Bush qui penserait vain d'essayer de modifier la nature : nous ne pourrions ni nous en protéger efficacement (en construisant par exemple des digues autour de la Nouvelle-Orléans) ni en aggraver les manifestations en produisant trop de gaz à effet de serre (d'où le refus du protocole de Kyoto).

Le fatalisme et un naturalisme dévoyé amènent l'irresponsabilité.

Philippe BOULANGER